

UN ROND



ABONNEMENTS, FRANCE { Un an . . . . . 3  
Six mois . . . . . 1 80  
Abonnements de propagande = 0,80 centimes  
pour deux mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville 15, (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR { Un an . . . . . 5  
Six mois . . . . . 2 50  
Abonnement double, 2 exemplaires sous la même  
bande, un an: 8 francs.

# QU'ON CHATRE LA FROCAILLE!

## EN ATTENDANT MIEUX



### QU'ON LES CHATRE !

La semaine dernière, comme je donnais le dernier coup de fion à mes flanches, les quotidiens racontaient la disparition d'un mioche lillois, le petit Gaston Foveaux, que ses parents avaient eu la criminelle trouducuterie de coller à l'école des ignorantins de Notre Dame de la Treille.

— Encore un pauvre que les cafards ont étrillé! que je ruminai.

C'était là une si vague supposition que je posai ma plume sans en faire part aux bons bougres.

Le lendemain, ma supposition était confirmée par les faits :

Le petit Foveaux avait bel et bien été victime des ignorantins! On avait dégoté son cadavre dans la cafardière et aucun doute n'était possible. Tout de suite, les soupçons des chats-fourrés se concentrèrent sur l'enfroqué Flamidien et une chîée d'accablantes preuves vinrent préciser les soupçons.

Le monstre a-t-il opéré seul?

On ne sait pas!

Mais ce qu'on sait parfaitement, c'est que ses copains ensoutanés n'ont pas ignoré le crime et qu'ils ont bougrement manœuvré pour sauver la mise au Flamidien.

Ah, si les porcs avaient pu subtiliser le cadavre, le trimballer au dehors du couvent!

Ils durent y renoncer. C'est alors qu'ils se décidèrent à sortir la victime de sa cachette et à l'installer au milieu d'un parloir où, le lendemain, les juges le trouvèrent sans recherches. Près du cadavre, les frocards avaient posé une lettre qu'ils voulaient faire attribuer à l'assassin et qui n'était qu'un boniment imbécile :

« Je suis un socialiste, disait la babillarde, et j'ai tué le petit Foveaux pour faire des misères aux prêtres... »

Ca sentait le cafard d'une lieue!

Turellement, ça n'a pas pris.

Une autre manigance des enfroqués a été de dénoncer, un de leurs amis, bigot enragé et salisseur de gosses, — mais qui ne porte pas la soutane.

Si on avait pu rejeter l'assassinat du petit Foveaux sur le menuisier Mulo, l'honneur des enfroqués était sauf.

Je l'en fiche! Flamidien reste, malgré les manœuvres de ses amis, l'empa-pauteur et l'assassin.

Alors, la jésuitaille a entonné un autre cantique :

« Pourquoi faire retomber sur une collectivité la responsabilité d'un crime individuel? »

Eh foutre, on n'était pas habitué à entendre les jésuites argumenter ainsi. Il n'y a pas longtemps que ces mêmes jean-fesse agonisaient les anarchos de sottises et, pour les actes d'un seul, gueulaient qu'il fallait taper dans le tas.

Donc, tant pis pour ce qui leur arrive: ils ont mis en circulation des boniments qui se retournent contre eux — ils ont craché en l'air et le glaviaut leur retombe sur le nez.

C'est bien fait!

Au surplus, il n'y a pas de comparaison possible entre l'acte d'un anarcho et le crime d'un porc ensoutané.

Si un anarcho fout les pieds dans le plat et casse les vitres sociales c'est qu'il est fichu à cran par les abominations ambiantes et qu'il veut protester contre les vacheries des riches et des dirigeants.

A qui la faute? A la société toute entière! C'est elle qui engendre la mal de misère et d'oppression, — c'est elle la responsable des actes de révolte.

Les anarchos n'y sont pour rien: ils se bornent à constater que tout va de ginguais dans la société capitaliste et à crier casse-cou.

Si vous dégringolez dans un précipice rendez-vous responsable de votre chute un bon fleu qui vous aura averti du péril et que vous n'aurez pas écouté? Evidemment non!

Hé bien, les anarchos ne sont rien plus que des avertisseurs.

Or, donc, entre eux et les cochons ensoutanés il n'y a pas mécho de dégotter un semblant de rapport.

Les enfroqués sont des feignasses qui, s'ils étaient restés des hommes, n'auraient été ni plus malpropres, ni plus méchants, ni plus criminels que le premier venu. Mais ils ne sont pas restés des hommes! Ils se sont isolés, se sont créés une existence à part, une vie anti-humaine... il n'y a donc rien d'épatant à ce qu'ils arrivent à être des monstres.

Et il n'y a pas d'erreur: étant donné les circonstances et l'influence du milieu, les porcs du calibre de Flamidien sont une résultante fatale du raticanisme.

Aussi a-t-on raison de s'en prendre.

non seulement au cochon sur qui paraît peser la responsabilité individuelle du meurtre du petit Foveaux, mais encore à ses copains — à toute la frocaille, à toute la jésuitaille!

—o—

Les mœurs contre nature sont le produit inévitable de l'amorcellement des types d'un même sexe: dans les prisons, il se passe de sacrées malpropres et c'est kif-kif aux Biribis africains.

La frocaille ne peut pas échapper à la fatalité!

Bien au contraire, le vœu de chasteté que les ensoutanés prononcent les prédispose à toutes les cochonneries: ce vœu les tourneboule, la luxure les brûle et ils se vautrent vite dans toutes les salauderies!

Quand les ensoutanés sont des ignorantins qui se spécialisent à l'abrutissement des gosses — malheur aux petits!

Les bons bougres qui ont eula déveine d'aller chez les frères ne me démentiront pas: les Flamidiens sont légion!

Il n'y aurait qu'un moyen de foutre les enfroqués à l'abri du vice malpropre: ce serait de les chaponner!

Ya que ça, les châtres!

Et dam, quoi de drôle?

Puisque ces pores jurent de rester chastes, il n'y a pas de mal à ce qu'on les fiche dans l'impossibilité radicale de succomber à la tentation; une fois châtres on pourrait les laisser courir en liberté, sans crainte qu'ils violent leur parole et les gosses.

Mon idée n'a d'ailleurs rien de loufoque: un saint du calendrier crétin, Origène, qui n'était fichtre pas une foutue bête, se fit l'ardent champion de la castration des curés.

Le bougre était évêque — et il prêcha d'exemple, nom de dieu!

Il se fit chaponner!

Malheureusement, son exemple n'a pas été suivi.

C'est que la frocaille ne fait vœu de chasteté que pour cacher son jeu: n'ayant pas de famille, ayant brisé tous les liens sociaux, ces animaux arrivent vite à exécuter l'humanité; ils sont ainsi plus à même de faire du mal au populo en nous introduisant leurs mensonges; quant à leurs passions, loin de les réfréner, ils les assouvissent sans mesure... Et ils arrivent ainsi à être à tous les points de vue — tant au moral qu'au physique — de parfaits jésuites, des monstres complets!

—o—

Les bouffe-galette sociaux parlent de

pondre une loi qui interdise aux enfroqués de faire l'école.

C'est un remède idiot! Ça n'empêchera pas les prêtres de souiller nos mômes.

Ma binaise est bougrement plus efficace!

Qu'on les châtre!

Ce n'est pas radical — c'est simplement opportun!

Le remède radical serait autrement gaubeux... Un petit coup de chahut sérieux et la frocaille ne nous emmiellerait plus...

En attendant, le chaponnage a du bon!

Les montreurs de vipères ont soin d'arracher les crocs venimeux aux reptiles de leur collection.

Qu'y a-t-il de drôle à ce qu'on opère identiquement vis-à-vis des cafards?

Puisque nous sommes d'assez foutues andouilles pour laisser ces bêtes venimeuses circuler au milieu de nous, la plus élémentaire des précautions est de les mettre dans l'impossibilité... de mordre!

### CHOUETTES MANIFESTANCES

L'assassinat du petit Gaston Foveaux par la prétraille a fichu le populo en révolte.

A Lille, depuis une huitaine, les manifestations ronflent! Tous les soirs, à la sortie des usines, les bons bougres déambulent par les rues et font la chasse à la frocaille.

L'autre soir, un grand incendie a détruit une usine; quand on a vu les flammes tout le monde s'est dit: « c'est la cafardière des ignorantins qui flambe! »

Erreur, nom de dieu! Cette sale bolte n'a encore eu que quelques carreaux de cassés.

Ce n'est guère! Il est vrai que la pestaille protège la prétraille.

A Paris, samedi soir, le JOURNAL DU PEUPLE avait emmanché une réunion à la Maison du Peuple; il y avait une telle foule que la moitié des bons bougres se sont cassés le nez à la porte.

Une fois la réunion terminée, environ trois cents gas ont escaladé la Butte, ont enfoncé les palissades du Sacré-Cœur et démolé quelques vitraux; ensuite, la manifestation a dévalé par la rue Lavieuville et la rue des Martyrs jusqu'à l'église des putains, Notre-Dame-de-Lorette qui, elle aussi, a eu quelques vitraux de cassés.

La rue Laffitte est toute proche. Les bons bougres s'y sont dirigés. Les flicards en permanence devant le repaire de Rothschild, le roi des grinchés, ont cherché poulie aux manifestants. Mal leur en a pris! Ils ont été désarmés et leurs coupe-choux ainsi que leurs revolvers ont été foutus à l'égout.

Dans la bagarre, un sergot a été mou-ché....

Tant mieux pour lui! Ça lui a valu une récompense: l'hippopotame Dupuy lui a envoyé une médaille.

Le lendemain, dans l'après-midi du dimanche, nouveau cahot contre le Sacré-Cœur: à la sortie d'une réunion... Tous les gosses de la Butte étaient de la fête! Et c'était bougrement chouette cette fête! Et c'était de fissions clamant contre la processionnades contre les pores abrutisseurs, souilleurs et tueurs de fils du putois.

STATISTIQUE DE PORCS

Le porc Flamidien n'est pas un monstre exceptionnel. On a rappelé qu'en 1848, à Toulouse, le frère Léotade souilla et tua une gosseline de 15 ans. Mais, foutre, pas n'est besoin de remonter si loin pour dégouter des violeurs de gosses. L'Eglise en est pleine! Qui dit enfroqué dit cochon. C'est le métier qui veut ça! Aux andouillards qui douteraient de la chose, les bons bougres n'ont qu'à leur coller sous le blair la petite statistique suivante: dans les deux années 1897 et 1898, vingt-sept porcs ensoutanés ont été condamnés pour saloperies.

EN 1897:

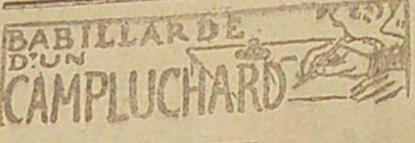
- Le frère Kneppert, des écoles chrétiennes, en religion Asclépiodore: vingt ans de travaux forcés pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de l'Aube.)
L'abbé Guillaume, trois ans de prison pour attentat à la pudeur sur des enfants. (Cour d'assises d'Ille-et-Vilaine.)
Le frère Piffeteau, en religion frère Térénien, dix ans de travaux forcés pour attentats à la pudeur sur des enfants. (Cour d'assises d'Indre-et-Loire.)
Le frère Christophe, en religion frère Bianor, d'une école chrétienne de Reims, trois ans de prison pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de la Marne.)
L'abbé Steenhuyse, dix ans de prison pour attentats à la pudeur.
Le frère Désiré Goupillat, en religion frère Alexis, dix ans de travaux forcés pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de l'Orne.)
Hyppolyte Caron, ancien frère, un an de prison pour attentat à la pudeur. (Tribunal de Béthune.)
Le frère Cérés, en religion Xavier Célestin, de l'école de Millau, cinq ans de réclusion pour attentats à la pudeur sur ses élèves. (Cour d'assises de l'Aveyron.)
L'abbé Dauzon, cinq ans de réclusion pour attentat à la pudeur. (Cour d'assises de la Manche.)
Pierre Croui, ancien frère, cinq ans de réclusion pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de la Seine.)
Le frère Jean Donat, de l'école chrétienne d'Apprien à un an de prison pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de l'Isère.)
Le frère Klein, de l'école catholique des manufactures de Chauny, dix-huit mois de prison, pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de l'Aisne.)
Le frère Lambert Wargnier, de l'école chrétienne de Saint-Amand-les-Eaux, quatre ans de prison, pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises du Nord.)
Le frère Chivaud, des écoles chrétiennes, vingt ans de travaux forcés pour attentats à la pudeur sur ses élèves. (Cour d'assises de l'Hérault.)

EN 1898:

- R. P. Callietez, quatre mois de prison pour outrage public à la pudeur. (Tribunal d'Orléans.)
Le frère Lys, instituteur à Mont-de-Marsan, deux ans de prison pour attentats sur ses élèves.
Le frère Lubès, instituteur à Libourne, dix ans de réclusion pour attentats sur dix-neuf de ses élèves. (Cour d'assises de la Gironde.)
Le frère Pougnaud, instituteur à Igay, un an de prison pour attentat à la pudeur sur ses élèves. (Cour d'assises de Seine-et-Oise.)
Le frère Donat, en religion frère Landry, directeur du pensionnat Saint-Joseph, à Oisement, quatre mois de prison, pour attentats obscènes sur ses élèves. (Tribunal d'Avannes.)

Farges, professeur... de morale à Périgord, sept ans de réclusion pour attentats à la pudeur. (Cour d'assises de la Dordogne.)
Le frère Merle, en religion frère Bertin, instituteur à Beauvais, vingt ans de travaux forcés pour attentats à la pudeur sur ses élèves. (Cour d'assises de l'Oise.)
Le frère Herdrausart, en religion frère Judual, instituteur, huit ans de travaux forcés pour attentats sur ses élèves. (Cour d'assises d'Indre-et-Loire.)
Abbé Ferrin, vingt ans de travaux forcés, pour des attentats sur des enfants. (Cour d'assises de la Côte-d'Or.)
Le frère Toulouse, en religion frère Sébianus, directeur de l'école de Bagnoles, dix ans de travaux forcés, pour attentats sur ses élèves. (Cour d'assises du Gard.)
Le frère Elisée Jacob, instituteur, vingt ans de travaux forcés pour attentats sur ses élèves. (Cour d'assises du Gers.)
Le frère Garnier, en religion frère Albin Bernard, instituteur, vingt ans de travaux forcés, pour attentats sur ses élèves. (Cour d'assises d'Indre-et-Loire.)
Le frère Guyet, en religion frère Fiprien, instituteur, vingt ans de travaux forcés pour attentats à la pudeur sur ses élèves. (Cour d'assises du Morbihan.)

Il n'y a pas à tortiller, nom de dieu, les enfroqués sont un danger social. La liste ci-dessus — quoique incomplète — le prouve bougrement!



Par ce temps de démagogie césarienne et cléricale où les ligues réactionnaires foisonnent, comme des crapauds après une pluie d'orage, il en est éclos récemment deux qui méritent que j'en touche un petit mot aux copains. Primo: la ligue des contribuables dont le grand mec fondateur est Jules Roche, ancien collabo de Clémenceau à la radicale Justice et de là descendu d'apostasie en retournages de veste à se faire pistonner par la Croix, dans l'Ardeche, aux élections dernières, après avoir passé par une tapée de ministères, les nou-lieu du Panama et je ne sais combien de tripotages et de mauvais tours.

En compagnie de ce chequard se prélassent une tapée d'autres jean-foutres venus d'une douzaine d'opinions politiques qui se chamaillent ferme à l'occasion pour égarer la galerie, mais qui s'entendent comme larons en foire, dès qu'il s'agit de défendre les privilèges des riches et de serrer d'un cran la vis au populo.

Ce ramassis de birbes a accouché d'un manifeste où, sous couleur d'enrayer les formidables dépenses de l'ogre goulu qu'est l'Etat, sous prétexte de mettre un frein à la voracité des morpions d'employés qui nous bouffent tout vifs, ils m'ont bien l'air de n'avoir qu'un seul et unique dada — faire échec à l'impôt sur le revenu.

Oui, foutre, le plus grand souci de ces ligards me paraît être de dépioter le fameux impôt progressif et global sur le revenu qu'inventa le non moins fameux Doumer et qui, d'après la radicaillie, allait nous faire dégouliner du ciel et dans le bec les allouettes rôties à point: « Nom de dieu, m'objecte Falourd qui lui, en pince diablement pour ce cochon d'impôt, t'as beau chiner! Une preuve que l'impôt sur le revenu allait être bon à quelque chose, c'est que les richards ont fait une sale gueule et se sont gendarmés contre d'une enragée façon. Si, comme tu veux le faire croire, ils ne s'étaient nullement sentis atteints, ils se seraient tenus cois aurait ri sous cape et n'auraient pas plus bougé que des images de deux sous.

Au lieu de roupiller dans cette quiétude, on les a vus, monter contre cette réforme fiscale une véritable croisade. Avec un entrain d'enfer ils ont pistonné les conseils généraux, leur ont fait émettre des vœux hostiles; grâce au Sénat ils ont foutu Bourgeois et son ministère les quatre fers en l'air et, aujourd'hui, avec l'appui de toute la clique conservatrice, les voici qui organisent la ligue des contribuables.

« Comment diable vas-tu m'arranger et m'expliquer ça? Ton affirmation que l'impôt sur le revenu est de la couille en bâton? et, d'autre part, comment a-t-il pu foutre en rogne de cette manière les charognards de bourgeois? »

Tout beau, l'ami! que je réponds à Falourd, l'emballas pas! Tiens, hume une prise, et nous allons illico tirer au clair cette contradiction.

Je l'ai dit et je ne m'en dédis pas, viédave, l'impôt sur le revenu est un impôt comme les autres, — ça veut dire que, comme tous les impôts existants, il serait bel et bien casqué par les prolos. Les seigneurs de la terre, les barons de la finance, de la houille, du mouton, des lainages, etc., en seraient aussi indemnes que l'étaient des tailles et autres cochonneries d'antan, les ratchons et les nobles.

Tout ce dont le prolo du champ ou de l'atelier serait délesté, et c'est pas épais mille dieux, c'est de la peine de porter son pognon au percepteur.

De même qu'aujourd'hui, c'est chez l'épi-

cier, chez la boulangère, chez la drapier, au cabaret, ou chez n'importe quel boutiquier, qu'il crache les impôts indirects, c'est par des rallonges d'intérêts, de loyers, des recourissements de salaires et autres meurtres mistouffles que demain il s'acquitterait de l'impôt sur le revenu.

Les économistes dont la foutue science est, jete l'accorde, une belle trouducuterie en ce sens qu'ils mettent les phénomènes sociaux sur le même pied que les phénomènes physiques, et appellent nature des choses ou lois économiques des faits contingents, accidentels, que le vouloir humain et les événements modifient sans cesse; les économistes, dis-je, n'en font pas moins (étant donné les facteurs existants) quelques constatations exactes, — et ils ont vu juste en appelant le fourbi que je t'explique la loi de répercussion.

« L'impôt se répercute, (a dit celui qui avant d'être le « Sinistre Vieillard de Semaine rouge » fut le néfaste scélérateur de la rue Transnonain, Thiers-Fourtriquel) l'impôt se répercute et de répercussion en répercussion il finit par tomber sur la caboche des plus bas échelonnés des gradations sociales. »

Voilà qui est vrai, cré pétard: augmenté de cinquante, le riche se rattrape de cent et le pseudo-acroc à son coffre-fort aura pour résultat un serrage de ceinture des bons bougres.

Sans compter que la prétendue sollicitude de la gouvernance pour les petits contribuables, — son envie de donner à l'impôt une assiette plus équitable, doit se traduire par de la poudre aux yeux des couillons et un désir insatiable d'augmenter la recette.

Comme on le disait des Grecs antiques, c'est quand la cliquaille gouvernante se fait peloteuse et nous fait la bouche en cœur qu'il convient d'être à l'œil et se méfier d'elle.

Avec tout ça, mon brave Falourd tu constates que les richards font la grimace? Pardine oui! ça à l'air, malgré tout, de les défriser: s'ils ne craignent pas l'impôt lui-même ce qu'ils relèquent, par derrière, leur fout la tremblotte.

On leur dit bien que dans tous les patelins environnants il y a l'impôt sur le revenu, ce qui n'empêche pas les bourgeois de se faire du lard et d'arrondir le magot; ainsi en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, au tonnerre de dieu, un peu partout! l'impôt sur le revenu existe et avec lui coexistent les gros millionnaires et le paupérisme.

Pour sûr! mais, autres temps, autres mœurs « vérité au delà, erreur au deçà » comme le disait le loufoque Pascal.

Par exemple, en Angleterre, l'impôt sur le revenu a été établi après les guerres du commencement du siècle, par un ministre tory (réactionnaire); c'est comme si le petit Thiers l'avait fait voter en 1871 après la tripotée que nous foutirent les Prussiens, ou que Sagasta le propose aujourd'hui en Espagne pour réparer la brèche que les obus américaines ont fait au budget espagnol.

Par ici, les conservateurs sont moins roublards, Thiers et l'Assemblée de malheur ne surent pas imposer ce semblant de sacrifice aux jean-foutres: ils colochèrent une ribambelle de taxes sur les objets de première nécessité enlevant au populo la plus minime illusion.

Le peuple eut l'impôt sur les allumettes, la chandelle, le sucre, etc.: il eut à payer les charges de l'emprunt, la bourgeoisie en eut les bénéfices avec 40 pour cent de primes: elle s'offrit un titre de cent francs pour une somme de soixante.

Présenté par Thiers et la racaille des réacs, l'impôt sur le revenu aurait passé comme une lettre à la poste.

Présenté par les radicaux et soutenu par les sociaux à la manque il fout à resaut les privilégiés.

Ils gueulent à l'inquisition, se voient mis en vedette par leur constatation de fortune, étiquetés pour les jacqueries prochaines.

Dans l'emballement populaire en faveur du dit impôt ils voient se dessiner la lutte de classe, derrière les taxes aussi anodines pour leur sacoche, qu'inefficaces pour les estomacs des bons fieux, ils voient le grondement des colères, les fourches en danse et la dépossession au bout.

Retarder l'application de l'impôt sur le revenu, c'est donc retarder une expérience qui sera concluante en plus d'un sens et éloigner, — du moins le croient-ils, — la terrible échéance à l'amor calice de la Révolution.

envoyant paître le percepteur, ne contribuant plus à l'entretien de la machine qui les plume et les dévore. Mince d'onguent gris pour les morpions du fonctionnarisme qui font à nos récoltes du mal que le charançon ou le phylloxéra!

Mince de sale bobine que feraient les pourceaux qui s'empiffrent à l'auza budgétaire s'ils se voyaient ainsi éhiquement couper les vivres!

Sans compter que nous ferions de la conciliation politique, Gambon un vieux républicain ayant essayé du truc sous l'empire, et cette andouille ficelée de Lasies, le bouffe galette anti-sémite l'ayant naguère précornisé.

En plus, notre système aurait l'avantage d'activer la réalisation de l'impôt sur le revenu: on en verrait vite les résultats négatifs car, dans l'espoir de nous rapapilloter, les bouffe-galette ne seraient pas longs à nous le servir.

Hélas! pauvres gourdislots que nous sommes, il s'en faut que nous soyons assez à hauteur pour voler ainsi de nos propres ailes; ou lieu de nous aligner crânement pour la grève des contribuables, nous continuerons, — combien de temps encore! — à embolter le pas aux polichinelles de la politique!

LE PÈRE BARBASSOU.

LE LARBIN

Air: Faut de la vertu, pas trop n'en faut.

I Papa, le fils à la Raymonde Au travail s'est pas prodigué; Moi, j'étais déjà fatigué Le jour où je venais au monde.

II Enfant, je méprisais les grades Et les palmars d'écolier; Bref, étant peu franc du collier Je mouchardais mes camarades.

III Plus tard, je faisais la nacette Dans plus de trent-six métiers. Puis, chez un couple de cuniers, J'entraî pour vider la cucette.

IV Ce que je portais n'est point d'ambre Et parfois ça rime avec... tron, Bah! le marteau d'un forgeron Pèse plus lourd qu'un pot de chambre.

V A vingt ans, la loi militaire M'appela; loin de désorser, Hérotique, on me vit porter Non le fignot mais le clystère.

VI S'il fallait défendre la France Sans avoir l'esprit conquérant, On me verrait au premier rang Mais en qualité d'ordonnance.

VII Le prolétaire que l'on triche, Sur ses vieux jours manque de pain. Vice le métier de Scapin Où sans trimer on devient riche.

VIII Mon maître donnant sans mesure, Parfois n'a plus même un denier Mais grâce à l'anse du panier, Moi, je l'oblige avec usure.

IX L'Eternel, ouvrier habile, A travaillé six jours, c'est peu! C'est donc imiter le bon dieu De ne pas se faire de bile.

X Puisque l'Institut récompense La courbette à dos que teus-tu, Je concours aux prix de vertu Que j'ai mérité, je pense.

REFRAIN Je suis l'ennemi du turbin, Aussi je me suis fait l'arbin,

Agitations stériles

Ces dernières semaines on a bougrement gueulé contre les Biribis des gosses. Après que Zo d'Axa a eu raconté les horreurs d'Aniane, l'indignation a monté aussi vivement que soupe au lait.

Bibi n'a, turellement, pas été en retard; j'ai collé mon grain de sel dans la discussion et me suis fendu de quelques coups de tire-pied.

A l'Aquarium même on a jecassé de la chose: Fournière a grimé au déguisement et a demandé aux bourriques ministérielles de faire cesser les horreurs qui se déroulent dans ces bagnes.

La ministre compétent — aussi monteur de coups que ses pareils — promet une enquête qui, kif-kif toutes ces fumisteries a fini en eau de boudin — l'oubli s'est fait et les monstruosité ont continué de plus belle dans les Biribis des gosses.

Les garde-chiourme eurent un moment la chiasse, tant les déclarations des jean-foutre de la haute paraissaient sincères et catégoriques. Ils se rassurèrent vite, nom de dieu ! Ils ne furent pas longs à constater que ces palabres de bourgeois n'étaient qu'un déguisement de charlatans, bavé pour calmer et endormir le peuple un instant surexcité.

Et les bourreaux n'en furent que plus enragés contre leurs victimes ! Quand ils n'eurent plus peur, quand le silence leur eût rendu leurs franchises coudées, ils redoublèrent de violence à l'égard des gosses jetés en leurs griffes.

Les résultats de cette recrudescence de vacherie ne se firent pas attendre :

Au Biribi du Val d'Hyères, il y a une douzaine de jours, les gosses se sont révoltés. On a été chercher les gendarmes et quatorze des plus rouspéteurs ont été collés à la prison de Bourges.

Deux ou trois jours après, à un autre Biribi — à la colonie correctionnelle d'Eysses, près de Villeneuve-sur-Lot — autre révolte : une demi-douzaine de gosses réussirent à museler deux gaffes et tentèrent ensuite de se tirer des flûtes. Malheureusement, la colonie est une vraie prison, entourée de murs et d'un cordon de sentinelles — les pauvres gosses n'ont pu sortir ! Alors, ne sachant quoi devenir, ils ont été se terrer dans une cave et s'y sont barricadés mais ils n'ont pas tardé à retomber dans les griffes de leurs bourreaux.

— 0 —

Ces deux révoltes, arrivées coup sur coup, prouvent combien sont illusoires, pour réfréner la férocité des garde-chiourmes, les mesures gouvernementales... et même les virulents coups de gueule des journaux.

Il y faut autre chose, nom de dieu !

Et cet autre chose, je l'ai déjà indiqué : c'est l'intervention populaire, — la trique au poing...

Tant que les bons bougres qui perchent dans les alentours des Biribis des gosses ne s'aviseront pas de s'occuper de ce qui se manigance dans ces enfers, — et d'arrêter carrément les frais ! — les ministres pourront enquêter, les bouffe-galette interpellent et même les bougres à poil comme d'Axax, bibi et autres pourront clamer leur indignation à pleins poumons et à flots d'encre.

Y aura rien de fait !

## A COUPS DE TRANCHET

### Arrestations d'anarchos.

L'autre jour, tandis qu'à l'intérieur du Palais d'Injustice, les jurés et les enjuponnés s'associaient pour acquiescer et féliciter le bouffe-youpins Guérin et deux de ses lieutenant qui avaient tenté d'estourbir Philibert Roger, à l'extérieur, la rousse faisait des siennes :

Un policier désignait du doigt des copains et, sans plus, les faisait coffrer.

— Arrêtez celui-ci... celui-là... Pourquoi ?

Pour rien ! Pour le plaisir de les coffrer — sans raison bonne ni mauvaise.

Une douzaine de copains, entre autres Libertad et Dagan, ont été cueillis ainsi — au hasard de la loufoquerie et de la crapulerie policière.

Et après vingt-quatre ou quarante-huit heures de clou on les a remis en liberté... aussi simplement qu'on les avait arrêtés.

Toujours scélératesses et lois scélérates !

### Conscrits de la Sociale.

Cette semaine, à Montmartre, a eu lieu le sale fourbi du tirage au sort.

Les nicodèmes, pour faire la pige aux sauvages de la foire aux pains d'épices, s'étaient enguirlandés de rubans et empanachés de plumes d'oie.

D'ici un an vous en aurez rabattu, nom de dieu ! Vous ne ferez plus les farauds.

A côté de ces accourrés, qui n'inspiraient que pitié et mépris, une tiulée de fistons délorés ont tenu à affirmer leur haine du militarisme : encocardés de noir et de rouge, ils ne clamaient pas « Vive la classe ! » mais, simplement : « Vive la liberté ! »

### L'affaire Dreyfus.

Changement à vue : Voici la révision remise... à la semaine des quatre jeudis.

Les déguisements de Q. de Vilain Repaire contre les chats-fourrés de la Cassation ont été pris au sérieux ; désormais, il n'y a plus de doute, — c'est les grosses légèrises eux-mêmes qui nous affirment que tous les magistrats sont d'abominables fripouilles.

On s'en doutait ! Mais ce sont des vérités qui gagnent à être serinées tant et plus.

Afin qu'aucune des institutions actuelles n'échappe au mépris, les députés ont tenu à se déconsidérer un coup de plus ; l'hippocrite Dupuy a collé le flingot sur l'épaule droite et leur a donné l'ordre de voter que

les chats-fourrés de la Cassation sont tous bons à pendre.

Et les députés ont voté !

Ils sont à point pour bouffer leur propre cacca.

Résultat de cette scélératresse : Dreyfus va moisir au bagne... au moins quelques mois de plus.

Conclusion : dans la société actuelle, non seulement il n'y a pas de justice pour les pauvres — mais il n'y en a même pas pour les riches.

Et c'est pourquoi il n'y a qu'une solution : chambarder !

## L'Ecole Libertaire

Dimanche, à l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, a eu lieu la séance d'inauguration de l'Ecole libertaire.

Il y avait foule. La salle était archie bondée et une tapée d'arrivants sont restés à la porte.

Grave et Quillard ont expliqué le but de l'Ecole libertaire et donné les raisons qui font que, pour l'instant, les initiateurs se bornent, à regret, à n'organiser que des cours d'enseignement pour adultes.

Quatre soirs par semaine, dans le local des Sociétés Savantes, auront lieu des cours gratuits d'histoire, de mécanique, de dessin, etc.

Ça promet d'être très chic !

Certes, ce n'est pas encore l'instructionnement de gosses... Ça c'est le rêve !

L'Ecole libertaire !... Les gosses s'amènent en ribambolles, garçons et fillettes mêlé-mêlé et, tous en chœur, jusque vers les dix ans, étant instruits par des bonnes bougresse bien maternelles. Puis, les élèves plus âgés, — toujours ensemble quoique de sexes différents, — des professeurs qui s'efforceraient à n'être que des camarades, les initieraient aux sciences, aux arts, aux industries nécessaires, et leur apprendraient à raisonner juste et à désirer une vie libre et indépendante.

Mais, quel cheveu pour réaliser ce programme, — dans la société actuelle ! Il y faudrait des masses de galette... et, peut-être le pognon, si abondant fut-il, ne suffirait-il pas à mener à bien cette œuvre mirabolante ?

Les préjugés, et aussi les animosités capitalistes et gouvernementales feraient le vide, — sinon la persécution, — autour de l'école libertaire.

Peu de prolos oseraient envoyer leurs gosses. Des pauvres buses préféreraient continuer à les expédier chez les ignorants, malgré les risques de souillure pédérastique... Mais il faut dire que les ignorants font des cadeaux, distribuent des godillots, des pantalons, etc.

D'ailleurs, il serait à peu près impossible d'ouvrir des écoles de quartier. C'est dire que les gosses d'anarchos eux-mêmes n'y auraient que difficilement accès : un gosse dont les paternels perchent à Montmartre pourrait difficilement aller à une école libertaire installée à Belleville ou aux Ternes.

Il faut donc se frotter dans le siphon que l'éducation et l'instruction anarchotes sont difficilement réalisables, — au moins pour une certaine masse, — tant que durera la société bourgeoise. Ce n'est que lorsque le coup de chambard final aura déglingué les vieilles institutions qu'il y aura méche de faire de sérieuses causeries avec les enfants.

Jusque là, les parents seuls seront à même d'obvier à l'abrutissement, tant religieux que patriotique, qui se distribue dans les écoles actuelles, — qu'elles soient laïques ou crélines.

Il en est de l'école comme de tous les embryons de société libertaire qu'on s'efforce de greffer sur le tronc pourri de la société capitaliste, — ça ne bourgeoise pas !

Mais, fichtre, ce n'est pas une raison pour se rouler les pouces, — au contraire ! Cette constatation ne doit qu'être motif à plus grande activité révolutionnaire !

## Aux Copains

Depuis que le PÈRE PEINARD est à un sou, sa vente a augmenté considérablement.

Elle a doublé !

Mais foutez, quoique ce soit un riche résultat, — en si peu de temps, — c'est loin d'être suffisant. Etant donné l'augmentation des frais, et étant donné surtout que, sur le pied d'un sou, les rentrées de galette sont plus faibles qu'avant, l'augmentation de cente déjà réalisée n'est pas suffisante pour faire face aux frais.

Il faut que la vente triple !

Et il faut qu'elle triple vite, bon dieu !

Il reste donc un tiers à trouver... là où il se vend deux numéros, il faut qu'il s'en vende trois.

Aviz aux copains qui ont le caneton à la bonne et qui trouvent chouette et utile sa propagande.

Tel qu'il est, — à un sou, — il pénètre plus facilement dans le populo encore embourbé de préjugés... on recourt peu à un sou ! Donc, l'action du PÈRE PEINARD est plus importante que jamais.

Mais, pour que ça dure, il faut, de toute nécessité, joindre les bouts.

Un coup de collier des copains et ce sera chose vicieusement réalisée : que ceux qui ne sont pas abonnés s'abonnent, — qu'ils fassent abonner des camarades. L'abonnement est un des meilleurs joints pour aider le journal.

Puis aussi, avec un brin d'initiative, il y a méche de développer la vente, d'activer le zèle des vendeurs, d'inviter des amis à s'offrir le canard.

Surtout, ce qui serait le plus galbeux c'est que, dans chaque patelin, un bon fleu débrouillard s'attèle carrément à la vente et qu'on le canard dans les rues.

Ce n'est fichtre pas les binaises qui manquent ! ce qu'il faut, c'est que les copains se fassent bien ça dans le siphon, c'est qu'il faut qu'ils donnent un bon coup de collier !



### Racerochage patronal

Bouzeval. — Le grand exploitateur Secrétan s'entend aussi bien à voler les prolos qu'autrefois à plumer les gogos.

Voici le truc qu'il emploie pour recruter des prolos : son directeur écrit à des pauvres bougres des lettres farcies de mensonges, leur promettant bonne paye, vie facile, etc., et, lorsque les types s'amènent, ils constatent qu'on leur a monté le coup : ils ne trouvent qu'exploitation et mistouffe.

Voici un échantillon des lettres mensongères expédiées par le larbin de Secrétan :

Dices, le 18

Monsieur X...

Nous occupons ici beaucoup d'ouvriers de la Nidore ; plusieurs d'entre eux ont une présence, à Dives, de cinq ans ; les autres varient entre deux et quatre ans. Ces ouvriers, originaires de Donzy, Sully-la-Tour, Nancy, Chasnay et Saint-Quentin sont très contents d'être chez nous. Ils ont débuté à raison de 0 fr. 35 centimes de l'heure ; les plus intelligentes et les plus actives sont arrivés à gagner 0 fr. 45 et même 0 fr. 50 de l'heure, au bout de deux ou trois mois de présence à l'usine.

Nous occupons 450 ouvriers qui sont tous contents de leur sort ; j'ai donc la ferme conviction que lorsque vous serez ici, vous serez le premier à encourager vos compatriotes à venir en Normandie.

Si ces renseignements ne vous suffisent pas, ne craignez pas de m'en demander d'autres.

Le directeur de l'usine,

J'ai tenu à insérer cette habillarde, malgré qu'elle soit sale et tiende de la place, espérant qu'elle pourra éviter à des pauvres gas de tomber dans le piège du grand exploitateur Secrétan. Cette lettre n'est qu'un ramassis de mensonges !

Dans le bagne de Dives, au bout d'un an ou deux de présence, on n'est pas plus avancé qu'au début : on ne gagne toujours que sept sous de l'heure — et non neuf sous !

Y a même des turbineurs qui n'ont que trente-deux centimes de l'heure.

Puis, comme il faut s'approvisionner de tout à la cantine et qu'on est logé dans des cabanes appartenant au patron, on ne touche jamais d'argent ; ce qui fait qu'on est rive au bagne. Y en a plus d'un qui, à son arrivée dans la boîte, avec sa famille, avait des meubles et de quoi coucher la marmaille et qui, voulant se tirer de cet enfer, a été obligé de tout vendre pour se faire quelques sous afin de pouvoir partir.

### Cafarderies !

Abbeville. — Il y a déjà pas mal de mois, le père Peinard a astiqué un brasseur qui exploite ses charretiers dans les grands prix.

Non loin de là, perche un exploitateur de première classe qui opère dans la peau — mais nen pour la peau, foutre !

Son truc consiste à embaucher des tiulées de gosses, à les payer vingt sous, (au grand maximum trente sous) par jour et à n'employer que quelques ouvriers à cinquante ronds.

Et le vampire emplit ses poches tandis que les pauvres turbineurs ont les doigts brûlés par la chaux et sont conduits kif-kif des galériens.

Dans un autre bagne, à la sucrerie, une ouvrière, voulant faire rigoler ses copines, eut l'idée d'enfiler la cote bleue d'un ouvrier qui était allé croustillier.

Les fillettes, de rire à en mouiller leurs liquettes !

Mais voilà qu'un mouchard volontaire alla dénoncer ce « scandale » au contre-coup. Faut-il qu'il y ait des types cochons !

Turellement, le contre-coup alla casser le morceau au singe et la bonne bougresse rigolarde fut saquée.

Ah, nom de dieu, cela ne lui serait pas arrivé si, au lieu d'enfiler une calotte, elle avait, dans un coin, retroussé ses jupes au profit d'un garde-chiourme du bagne !

Et dire que tous ces mecs qui ont la pudeur si effarouchable, sont du parti qui défend les fréro-cochons de Lille !

### La rebiffe y a que ça !

Creil. — Encore une frasque de l'exploiteur Richelin : une morceau de vieille courtole, long d'à peu près un mètre, a disparu de son baigne — emporté probablement par un prolo qui a voulu utiliser cette saleté pour raccomoder ses sabots.

On lui aurait rousé son coffre fort que le singe n'eut pas été plus en rage !

Pour connaître le chaperdeur il a essayé de tirer les vers du nez à un petit fleu de dix-sept ans qui lui a crânement répliqué : « Je ne moucharde pas !... »

Le patron a levé sa canne sur l'audacieux fiston qui, peu disposé à se laisser triquer, s'est chouettelement défendu. Un contre-coup est venu au secours du maître et tous deux ont tarabusté ferme le petit révolté.

Ce qu'il y a de bougrement triste c'est que les prolos qui assistaient à la scène n'ont pas bronché. Quelles poules mouillées, nom de dieu !

Aussi l'exploiteur ne se gêne pas avec eux : il les engueule, il leur fout des amendes !

Pourquoi aurait-il des scrupules avec des fausses-couches pareilles ?

On ne respecte que ceux qui savent se faire respecter !

Sile Richelin savait ses prolos prompts à la riposte, il mettrait un bouchon à son égoût à paroles et un frein à ses muflettes.

## Communications

### Paris

— Le groupe communiste du XIV<sup>e</sup>, réunit tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanves, 102.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationaux. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 6, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

### Banlieue

SAINT-OUEN. — Réunion des camarades le samedi soir à 8 h. 1/2, salle Ansel, 8, rue de la Chapelle.

Causeries et discussions sur les questions sociales.

SAINT-DENIS. — La « Pensée Nouvelle », groupe d'études scientifiques et littéraires, tient ses réunions le mardi soir au local convenu.

### Province

LA ROULE. — Les libertaires rémois et de la banlieue se réunissent tous les samedis chez le camarade Lanoire, cafetier, Grande-Rue.

Brochures et publications diverses sont mises à la disposition de la jeunesse qui veut s'instruire. Tous les jours on y lit le Journal du Peuple.

NICE. — Les camarades qui désirent lire des brochures libertaires peuvent s'adresser au camarade Payolle Marius, 10 rue Lascaris.

— Groupe d'études, tous les samedis soir, au Cent de Piquet, faubourg de Ham.

Urgence.

BRUZEVAL. — Le P. P. est en vente au café de Colombel, rue des Bains.

NIMES. — Les libertaires nîmois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au 111, chez François, maison Bourgeois, à 8 h et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas ; ceux du Barbâtre au café St-Maurice.

CHARTRES. — Les libertaires de Chartres se réunissent le samedi à 8 h. 1/2 au restaurant du Pont de Mainvilliers (ancienne maison Dubosc). Les nouveaux venus sont invités. Demander le camarade Naugat.

### Petite Poste

C. Lille. — P. Bordenaux. — B. Rodez. — G. St-Nazaire. — W. Calais. — L. Roubaix. — P. Cluny. — B. Nantes. — N. Sens. — E. Montpellier. — C. Dunkerque. — B. Toulouze. — M. Troyes. — Coop. Roubaix. — T. R. Dieppe. — H. Rennes. — S. Amiens. — M. Tullins. — C. Toulon. — D. A. et H. Angers. — V. Nîmes. — C. Lisecourt. — P. Brioules. — P. Beaune.

### SOUSCRIPTION

Pour le PÈRE PEINARD à Un sou.

Un groupe de camarades de Creilais, 0.65 deux jeunes, 1 fr. ; un ami, 0 fr. 35.

V. R. La Clotat, 1 fr.

Pourchambault : Comte Jean, Fournier Louis, Rabiaux Pierre et Janet Valentin, chacun, 0.50.

Les copains de Nogent, 10 fr.

Un troupière dégouté du métier, 0.40.

Un mortais, 0.50.

Le braton du Jardin-des-Plantes, 2 fr. 50.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris.



Les petits, aux cagots, Dieu les donne en pâture!

CLOVIS DÉCEMBRE

PAR  
LOUISE MICHEL

De plus en plus, dans ces incertitudes, les trois sœurs s'effrayaient. Un jour vint où elles cessèrent de rire, puis de jouer, et un autre jour encore où, n'osant plus appuyer sur le parquet leurs pieds pourtant légers, elles marchaient sans bruit comme des ombres.

Leur père dormait toujours, relisait la généalogie de sa femme, seul souvenir qu'il conservât d'elle. Mme de La Roche-Aigué n'était-elle pas là?

Un soir, la plus petite, Irène, s'éteignit comme on souffle une lumière.

Yseult et Anne, comprenant que leur tour viendrait, embrassèrent gravement leur sœur, comme si elle partait pour un voyage où elles espéraient la rejoindre.

Elles ne disaient plus comme autrefois : Si Mme de La Roche-Aigué s'en allait ; elles ne regardaient plus fleurir les cheveux blancs dans ses cheveux de couleur incertaine comme ses yeux, elles pensaient à la petite Irène qui s'était endormie si doucement.

(6)

Elle eut une tombe magnifique, sur laquelle on sculpta des roses de marbre blanc.

Anne et Yseult regardaient cette tombe comme on regarde un berceau ; elles eussent voulu passer la nuit là, appuyant leurs têtes sur les pâles roses de marbre.

A cette époque arriva un événement de famille.

Mme de La Roche-Aigué trouva le moyen d'épouser Joseph Ménelas, lequel n'abandonna pour cela ni le sommeil qui lui était si cher, ni l'arbre généalogique de sa première femme ; il y joignit le nom de la seconde. Quant à sa généalogie, elle la lui promit pour plus tard, et il l'attendit en dormant.

Anne et Yseult, en robes blanches, pâles comme des roses de marbre, assistaient à la cérémonie.

L'abbé Maxime prit pour texte de son sermon : Dieu bénit la vertu ; et, passant près de Mme de La Roche-Aigué, il se signa en s'inclinant comme devant une châsse.

La vertu représentée par cette belle-mère devint de plus en plus terrible pour les deux sœurs.

Un soir de printemps, les deux enfants s'assirent sur la pelouse toute fleurie de petites marguerites blanches bordées de rose, mais Anne ne put se lever.

Mme de La Roche-Aigué la prit dans ses bras, ce qui faisait claquer de terreur les dents de l'enfant.

Yseult marchait tout près, comme une colombe qui voit enlever sa compagne.

A peine Anne fut-elle étendue sur le lit aux soyeuses draperies, qu'elle regarda sa sœur, croisa ses mains déjà froides et s'éteignit.

Résignée tant que sa sœur n'eût point été rejointe Irène dans le doux tombeau aux roses de marbre, Yseult, se voyant seule, fut prise de terreur ; elle s'enfuit de la maison, allant au hasard devant elle. Quand on s'en aperçut, la petite poussée par l'effroi et la fièvre, était loin. Il était nuit.

Elle avait laissée derrière elle les champs, les haies, suivi une route et, toujours courant devant elle, était entrée dans Paris où, à bout de forces, elle se réfugia dans une allée obscure du faubourg Antoine ; là, elle s'abattit sur le sol.

Un gros garçon blond, d'environ onze à douze ans, suivait l'allée, portant un pain et quelques provisions à l'usage des pauvres gens.

A la vue de la petite, évanouie, il jeta tout à terre, essaya de la ranimer et, n'y pouvant parvenir, il la prit sur ses bras en criant : « Père, père, viens vite ! »

IV

Un homme au corps grêle, aux jambes torses, à la tête énorme, parut à l'appel de l'enfant ; il prit la petite fille évanouie et la déposa sur un lit.

Cet homme était le plus beau des monstres ; il avait la tête comme éclairée, tant ses yeux s'irradiaient sous ses épais sourcils.

La tête était belle et fière, mais le corps, sous la pression du travail dès l'enfance, s'était tordu comme le sarment dans l'âtre.

Toute la vie, tout le resplendissement

était au cerveau ! le corps galvanisé obéissait.

Autant le fils était blond et joufflu, autant le père était brun et maigre ; nulle ressemblance entre eux.

C'est que Jacques Nicole n'était que le père d'adoption de Clovis Décembre.

Le jour qu'il avait reconnu pouvoir nourrir de son travail une petite bouche d'enfant, Jacques Nicole était allé aux Enfants-Trouvés, avait rendu à un autre ce qui avait été fait pour lui.

Tout petit, il avait été adopté par un brave homme de cordonnier qui lui avait appris son état ; il avait voulu adopter un autre abandonné.

La chance voulut que l'enfant soit intelligent et qu'il eût du cœur : Jacques Nicole était heureux avec son fils d'adoption.

Au moment où nous le retrouvons, Clovis avait de onze à douze ans, il était fort pour son âge et surtout instruit : Jacques Nicole étant un savant.

La petite Yseult sortit enfin de son évanouissement et avec l'instinct admirable des enfants, se sentant en sécurité, elle tendit les bras à Nicole et sourit à Clovis.

Yseult était sauvée, un peu de bouillon et quelques cuillerées de vin achevèrent de lui rendre des forces.

Si elle eût pu rester dans cette honnête atmosphère, comme elle eût été heureuse.

(La suite au prochain numéro.)